Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 54 (1909)
Heft: 12

Artikel: Le combat de l'infanterie à travers les âges
Autor: Schiessle, P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338971

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le combat de l'infanterie à travers les âges.

Il y a, dans l'art militaire, des principes d'une valeur immuable; on les retrouve dans les guerres de tous les temps et de tous les peuples qui ont joué un rôle dans l'histoire. L'étude de l'organisation militaire de ces peuples, de leurs guerres et de leurs idées tactiques amène à le reconnaître, mais elle est d'une envergure considérable. Nous nous bornerons à parler des formations de combat de l'arme principale, l'infanterie, et de leur emploi.

Dans l'antiquité, nous trouvons trois formations essentiellement différentes :

La phalange des Grecs;

L'ordre manipulaire et de cohorte des légions romaines ;

La tête de porc des peuples gaulois et germains.

Bien que celle-ci soit la plus primitive des trois, nous en parlerons cependant en dernier lieu pour la raison que c'est cette formation qui triompha des armées romaines.

La phalange grecque était une ligne de peu de profondeur ; chaque guerrier, se sentant l'âme d'un héros, voulait combattre au premier rang ; en outre, deux facteurs imposaient cette ligne large et mince : l'arme offensive principale, qui était une pique courte de deux à trois mètres, et la présence d'un ennemi souvent supérieur en nombre mais non en qualité. Derrière les premiers rangs, composés d'hoplites, il y en avait encore trois, formés d'îlotes ; mais ils ne jouaient pas un rôle capital : le premier jetait, au moment de l'attaque, des javelots ou des pierres dans les rangs de l'adversaire; le deuxième assommait à coups de massues les ennemis à terre et le troisième portait en arrière le maître blessé ou tué.

Ces îlotes, que seule la peur d'être punis rendait braves, n'étaient pas d'un grand secours aux guerriers spartiates, pour lesquels la bataille était une fête, dont toute l'éducation

concourait à les rendre vaillants, qui ne craignaient rien hormis le déshonneur et qui, bientôt, se passèrent du concours des premiers ; on les remplaça en renforçant les phalanges au moyen de citoyens de classes inférieures. Dès lors, la phalange, suivant les circonstances, eut de quatre à douze rangs ; en général huit. Nous ne dirons rien de ses subdivisions qui n'étaient que des unités administratives ou de marche ; deux ou plusieurs phalanges pouvaient se juxtaposer, c'était ce qu'on appelait la double, la triple phalange, etc... — Les Grecs ignorèrent au début l'usage d'une infanterie légère chargée d'ouvrir le combat, archers ou frondeurs ; les Athéniens l'adoptèrent dans la suite, puis les Spartiates ; c'étaient les peltastes. Les Athéniens furent aussi les premiers à faire un emploi remarquable de la cavalerie.

Le combat de la phalange était frontal, avec tendance à déborder l'aile gauche de l'adversaire ; les guerriers les plus expérimentés étaient à l'aile droite et à l'extrême aile gauche ; la marche se faisait au son des harpes et des flûtes, en obliquant à droite, en sorte que l'aile gauche demeurait en arrière. Si l'ennemi restait en place ou avançait en ligne droite, il avait en face de lui une ligne oblique qui dominait son aile gauche, tandis qu'elle gardait sa propre aile gauche un peu en arrière. Si l'ennemi exécutait la même manœuvre, les lignes restaient parallèles, chacune débordant de son aile droite la gauche de l'adversaire, qui en général était enfoncée des deux parts. En l'absence de toute réserve, c'était alors la qualité des troupes engagées qui décidait de la victoire ; mais le commandement n'y était pour rien. Le grand désavantage de la phalange était son manque de souplesse ; Xénophon le corrigea en partie. Il forma des unités de combat moins larges, séparées par des intervalles variables suivant la nature du terrain et l'adversaire. Il fit aussi un emploi plus intense d'infanterie légère pour couvrir le front au début du combat, combler ensuite les intervalles, garnir les ailes ou servir de réserve. Mais ce fut le général thébain Epaminondas qui modifia surtout les règles admises. Pour battre les troupes aguerries de Sparte, il fallait les surprendre par des moyens tactiques nouveaux. Comprenant l'importance capitale d'une victoire partielle et prompte remportée sur l'élite de l'adversaire, il massait sur sa gauche sa propre élite en trois corps profonds de 25 rangs et les dirigeait

contre l'élite spartiate qui leur faisait face. Son aile droite, formée en bataillons de profondeur normale de 12 rangs, était échelonnée en arrière de gauche à droite ; la tâche de cette aile était défensive jusqu'au moment où la gauche avait accompli sa percée. Une partie de ses peltastes et de sa cavalerie ralentissait la marche de l'adversaire en menaçant son flanc gauche. De plus, il plaçait en réserve derrière sa gauche le bataillon sacré de Pélopidas qui devait, avec le reste de la cavalerie, tomber dans le flanc de l'ennemi, une fois la trouée réussie, ou lorsque celui-ci le pressait trop.

Epaminondas se révèle ainsi général hardi et créateur ; profitant des expériences de Xénophon et d'Iphicrate, il ne se contente pas d'appliquer le schéma hérité de ses prédécesseurs, mais il garde le commandement effectif pendant la bataille et emploie ses forces d'après des principes encore reconnus justes de nos jours : lorsque les troupes dont on dispose ne suffisent pas pour remporter la victoire sur toute la ligne, il faut se contenter d'une victoire partielle et, pour cela, diriger le gros de ses forces sur le point le plus important ; d'autre part, il assure son plan par un échelonnement en profondeur, il pare à une attaque enveloppante par un échellon non pas défensif, mais offensif dirigé contre le flanc ennemi, enfin il emploie sa réserve au moment où le combat va se décider. Le rôle qu'Epaminondas attribuait à son aile démonstrative était justifié par les formations raides et peu mobiles de son adversaire : la défensive ou une simple démonstration suffisait à l'immobiliser ; mais si l'on a affaire à un ennemi actif et mobile, il faut même au risque d'une défaite partielle, l'attaquer s'il n'attaque pas ; c'est là une différence entre les principes du général thébain et ceux de nos règlements.

Celui qui a conduit ses phalanges à la conquête du monde, Alexandre, n'a pu, vu la supériorité en nombre de ses adversaires que suivre les principes d'Epaminondas, tout en employant des moyens un peu différents. Ses hoplites étaient armés de la sarissa, pique de cinq mètres de long. Son aile offensive était la droite, suivant en cela la tradition grecque. Il massait en première ligne à droite une grande partie de son infanterie légère, puis ses lourds cavaliers macédoniens, puis son infanterie de la garde, les hypaspistes, enfin les hoplites en huit corps de 16 rangs de profondeur ; derrière l'aile droite, il plaçait la

cavalerie légère des alliés ; derrière l'aile gauche, la cavalerie lourde thessalienne. Il ne se faisait d'ailleurs pas de cet ordre un schéma ; cependant, il avait toujours sa garde à droite et les hoplites à gauche.

Par une marche oblique à droite, il amenait ses troupes en face de la gauche et d'une partie du centre de l'ennemi, dont son infanterie et sa cavalerie légères pressaient le flanc gauche ; il cherchait ainsi à creuser dans les rangs adverses un intervalle où jeter sa cavalerie macédonienne et ses hypaspistes. Alors ses hoplites avançaient en échelons. Il rejetait de cette manière l'aile gauche ennemie sur son centre, dont le désordre croissait du fait qu'il était attaqué de front par les hoplites ; de là, le désarroi passait à l'aile droite. Les phalanges des hoplites d'Alexandre, avec leurs longues piques que les six premiers rangs portaient à peu près horizontales et les suivants relevées, avaient un aspect vraiment redoutable.

Nous venons de montrer les changements subis par la phalange grecque : de la formation en ligne elle a passé, par suite des circonstances, à celle en profondeur ; la décadence des armées hellènes n'y est pas pour rien. En effet, plus l'adversaire est redoutable, plus la qualité des troupes qui le combattent laisse à désirer, plus aussi, pour maintenir l'énergie de l'attaque, il faut un agent moteur physique ou moral : on le trouve dans la profondeur de la masse mise en mouvement, dont les rangs les plus éloignés de l'ennemi sont aussi les plus braves. C'est encore une de ces vérités de tous les temps ; on n'aime guère à le reconnaître mais nous ne l'en rencontrerons pas moins à plusieurs reprises dans notre étude ; même de nos jours elle doit être prise en considération.

L'infanterie romaine avait aussi, au début, la formation en phalange ; mais elle changea après les expériences faites en terrain montagneux ; les manipules de ses légions qui n'étaient à l'origne que des unités administratives et de marche, deviennent des unités de combat. Dans la guerre d'Epire, ils ne comptaient que 64 soldats ; reconnus trop faibles, on les renforça. L'ordre de bataille d'une légion romaine était le suivant : — en première ligne, dix manipules de 120 hastaires, sur 20 de front et 6 rangs de profondeur, avec des intervalles égaux à leur front ; en seconde ligne, dix manipules de « principes » dans le même ordre derrière les intervalles et à 50 mètres de distance ; en

troisième ligne enfin, dix manipules de triaires derrière le intervalles des précédents, forts chacun de 60 hommes placés sur trois rangs. Outre cette infanterie et sa cavalerie, la légion comptait encore 1200 vélites, infanterie légère qui se répartissait à raison de 40 hommes par manipule et formait, respectivement les 7e et 8e rangs (4e et 5e), à moins qu'elle ne combattit devant le front ou sur les ailes. — Parmi l'infanterie lourde, les hastaires étaient les plus jeunes soldats et les triaires les plus expérimentés; les hastaires et les « principes » étaient armés de deux javelots (pilum) et du glaive, les triaires du glaive et d'une pique moyenne, la hasta. — Les vélites servaient à repousser les avant-gardes ennemies et à ouvrir le combat en lançant leurs javelots ou en maniant leurs frondes, s'ils n'étaient pas employés sur les ailes. Leur tâche accomplie, ils se repliaient par les intervalles.

La légion avançait alors, d'abord à l'allure ordinaire, puis au pas gymnastique ; à dix pas, les hastates lançaient leurs pilums et passaient immédiatement à l'attaque au glaive. Les Romains escomptaient que les parties de la ligne ennemie non attaquées se dirigeraient contre les flancs des hastates ; et alors les « principes », avançant par les intervalles, avaient beau jeu en leur tombant sur le côté. Si l'ennemi ne tombait pas dans ce guet-apens, les « principes » se portaient quand même en avant pour soutenir les hastates. Les triaires restaient en réserve sur place ; ils se mettaient à terre et se couvraient de leurs boucliers. Le fait de sentir les meilleurs guerriers derrière eux devait avoir un effet moral considérable sur les lignes d'avant. Etaient-elles repoussées, elles se retiraient par les intervalles et se reformaient derrière les triaires auxquels la poursuite de l'ennemi venait se heurter. C'était évidemment une grande sécurité ; toutefois, tant que le combat était encore indécis, les triaires étaient condamnés à l'inaction, ils ne trouvaient point de place dans le front, ils étaient simplement une réserve en cas d'insuccès. Et c'est ce qui ne nous plaît pas dans cette formation tant vantée. Un général qui aurait jeté ses triaires sur les flancs de l'ennemi pendant un combat indécis aurait prouvé qu'il avait plus d'esprit d'initiative que ceux qui ont colé cet ordre manipulaire.

Malgré ce désavantage, il avait cependant une réelle supériorité sur la phalange, mobilité plus grande et latitude d'ini-

tiative plus étendue laissée aux chefs subalternes et aux individus, réunis en petits groupes. Le choc avec les peuples gaulois et germains devait le modifier. La formation de combat de ces nations était le coin ou tête de porc ; les rangs extérieurs portaient la longue pique, les rangs intérieurs des armes plus courtes, glaive, masse et hache d'armes. C'était une formation lourde, peu dirigeable, voire difficile à arrêter mais, par cela même, très propre à enfoncer une ligne de peu de résistance. Une fois l'ennemi bousculé, cette masse se répandait sans ordre à droite et à gauche pour élargir le trou avec ses armes courtes. Il fallait vaincre ou subir une défaite complète, le rétablissement des corps de troupes n'étant possible que derrière la barricade des chariots, à l'abri de laquelle se trouvaient les vieillards, les femmes et les enfants. La décadence de l'armée romaine avait ôté aux manipules la force de résistance et l'ardeur offensive nécessaires pour combattre cette masse. Les Romains furent obligés de grouper les trois manipules d'une cohorte, jusque là unité administrative, en une masse de combat. Dès lors, la légion fut divisée en dix cohortes, d'abord formées sous Marius en une ligne sans intervalles appréciables, chaque cohorte comptant 600 hommes placés sur dix rangs, puis en deux lignes.

Jules César rétablit la formation en échiquier avec des intervalles entre les cohortes : trois lignes, la première de quatre cohortes, les deux autres de trois. Si la tête de porc enfonçait son ordre de bataille, les cohortes dirigeaient une attaque concentrique contre cette masse avant qu'elle ait pu se déployer et la couvraient d'une grêle de javelots. C'est ainsi qu'il a vaincu les Gaulois et les Germains. Ces derniers tâchèrent, sans abandonner le coin comme formation principale, d'atténuer ses désavantages en le précédant et en l'accompagnant d'une nombreuse infanterie légère, qui livrait une sorte de combat de tirailleurs. Elle se recrutait dans l'élite de la jeunesse et prit de plus en plus d'importance. En outre, ils augmentèrent considérablement leur cavalerie, qui était exercée à combattre à pied et à cheval. Mais le changement capital résida dans le commandement. Les chefs, qui autrefois marchaient et combattaient à la tête de leurs troupes, devinrent des généraux qui réfléchissaient et savaient faire coïncider les efforts de plusieurs coins. Le combat préparatoire de l'infanterie légère leur permettait de mieux choisir le point d'attaque.

De pair, avec le développement de la tactique chez les peuples germains, la décadence de l'armée romaine progressait. Ses généraux étaient hors d'état d'inculquer à cette masse hétérogène les vertus guerrières et l'énergie d'autrefois ; ils cherchaient alors le salut dans des changements de formations et dans des machines de guerre : on revenait à la phalange ! C'est pourquoi les hordes barbares ruinèrent à la fin la puissance de la reine du monde.

Dans les siècles qui suivirent les migrations des peuples, la cavalerie se développa de plus en plus au détriment de l'infanterie, qui n'a reconquis son ancienne importance que grâce aux combats victorieux remportés sur les armées les plus redoutées par la petite Confédération helvétique qui se formait au pied des Alpes. Elle était au reste bien forcée de défendre à pied son indépendance, car la cavalerie lui faisait — heureusement d'ailleurs — fortement défaut. Les armes étaient la hallebarde, le morgenstern, la hache d'arme et le glaive, avec l'arbalète comme arme de jet ; plus tard, la pique de six mètres, la hallebarde et l'épée à deux mains jouèrent le rôle principal.

Normalement, l'armée était divisée en trois corps, dont l'un était considéré comme principal (Gewalthaufen) et renforcé. En général, ils avaient une profondeur de 20 rangs, mais souvent le terrain en exigeait une plus considérable. Dès l'introduction de la pique, les six rangs extérieurs au moins du front et des flancs en étaient munis, tandis que les soldats du centre gardaient des armes courtes. Outre les fantassins de ces trois corps, il y avait encore les « Freiknechte » ou enfants perdus ; c'étaient bien les gens les plus hardis que l'on pût imaginer, pour qui la vie valait beaucoup moins que l'honneur. Les arbalétriers et les mousquetaires en faisaient partie. Quand leur nombre ne suffisait pas à la tâche, on faisait appel aux volontaires. Ils formaient l'avant-garde et ils assuraient les flancs ; ou bien ils exécutaient des missions spéciales. Mais la cavalerie et l'artillerie étaient peu nombreuses et ne jouaient pas un grand rôle. L'attaque se faisait en échelons de droite à gauche ou inversement ! le corps de tête, précédé lui-même de son avant-garde de « Freiknechte », donnait le premier, le corps principal venait se ranger à ses côtés et le corps d'arrière était gardé en réserve pour être, si possible, lancé dans le flanc de l'ennemi. L'offensive était déjà la seule manière de conduire le combat avec succès.

même contre un ennemi de beaucoup supérieur en nombre. La défensive ne se pratiquait que derrière les murs d'une ville ou d'un château ; autrement, si l'on était en position, on passait à l'attaque dès que l'adversaire approchait. Rien ne résistait au choc de ces carrés, hérissés de piques, qui marchaient au bruit des tambours, des fifres et des trompes et se jetaient avec une fougue sans pareille sur les rangs ennemis. Quand ceux-ci étaient enfoncés, c'était l'affaire des hallebardes et des épées à deux mains de finir la besogne, et elles s'en acquittaient fort joliment : on montre encore des crânes rasés ou fendus par elles.

La retraite, par impossible, s'imposait-elle, les piquiers formaient le carré ; au centre se groupaient les blessés et les porteurs d'armes courtes, et l'on rétrogradait dans cette formation.

Mais, si grands qu'aient été la bravoure, l'énergie et l'esprit d'offensive des troupes suisses, on se tromperait en croyant qu'elles ont battu leurs adversaires, bien supérieurs en nombre, par ces seules qualités et par leur force physique. Leur tactique, qui s'adaptait parfaitement aux circonstances d'alors, et leur bon commandement, en lequel elles avaient une pleine confiance, durent à coup sûr faire valoir les solides vertus guerrières de leur infanterie pour remporter des succès dignes des plus glorieux faits d'arme de l'histoire. En comparant la tactique des Confédérés à celle des anciens, on trouve une grande ressemblance entre leurs bataillons et les phalanges macédoniennes; la différence reste toutefois en faveur des premiers, qui, munis à la fois d'armes longues et d'armes courtes, pouvaient mieux se suffire à eux-mêmes et obtenaient plus facilement l'anéantissement de l'adversaire. D'autre part, leurs trois lignes rappellent celles des Romains, mais l'emplacement de leur réserve donnait au chef suisse une liberté plus grande pour son emploi. Ces rapprochements pourraient faire croire que les organisateurs de la méthode des Confédérés étaient des savants qui puisaient leurs exemples dans de vieux écrits. Rien ne serait plus faux. La tactique suisse est née du bon sens et de la tradition; l'emploi des « Freiknechte » est d'origine germaine. Le bataillon suisse est la tête de porc transformée en rectangle, avec un front plus étendu emprunté aux Romains ; quant à l'échelonnement, il est probablement de source suisse ; il doit être le résul-

tat de la réflexion, car on n'en trouve pas trace dans les premiers combats.

Toute la tactique de l'infanterie suisse peut être d'ailleurs considérée comme l'aboutissement final d'une longue période où les combats se livraient presque uniquement à l'arme blanche et où les projectiles ne jouaient qu'un rôle tout à fait secondaire et comme le début d'une nouvelle période, qui verra renaître l'ancienne gloire de l'infanterie. Toute l'Europe adopta la méthode des Confédérés, notamment les lansquenets allemands que l'empereur Maximilien créa pour remplacer les Suisses dont il n'avait pas les services.

Dans la suite, le développement des armes à feu eut une grande influence sur les formations de l'infanterie. Mais, si intéressantes que soient ces modifications, le but de notre étude nous interdit de nous y arrêter. Nous passons directement à une époque où les piquiers ont complètement disparu et où le fusil à pierre, muni d'une baïonnette, devient une arme tant à feu que de choc : c'est l'époque des formations linéaires. L'on ne serait pas étonné qu'elle ait eu pour principe : « L'arme à feu, c'est tout ; le reste est peu de chose », car toute sa tactique repose sur cette idée.

Du temps de Frédéric-le-Grand, l'infanterie était formée sur une ligne de trois rangs, coupée seulement par les intervalles nécessaires aux pièces ; le premier rang tirait à genoux, les deux autres debout. A 200 mètres, une seconde ligne suivait comme réserve. On avançait au pas cadencé de 100 à 110 à la minute; à 300 pas de l'ennemi, l'artillerie ouvrait un feu de mitraille, puis suivait l'infanterie par bonds, les pièces tirées à bras. A 200 pas, l'infanterie ouvrait le feu à son tour en tirant successivement par peloton ; quatre pelotons devaient toujours avoir chargé. Celui qui allait tirer faisait trois grands pas, prenait position, lâchait sa salve et rechargeait en avançant. De cette manière, la ligne rigide, momentanément interrompue, était tout de suite rétablie. Si l'ennemi tenait bon sous ce feu, on l'attaquait à la baïonnette. Le vide qui séparait les deux lignes était fermé par un bataillon qui en interdisait l'accès à la cavalerie ennemie. L'infanterie se présentait ainsi comme une machine à tirer, rectangulaire et d'une raideur extrême. Frédéric n'a rien changé à cette formation, qui rappelle la phalange grecque du premier temps, mais il a su en faire un usage qui l'a placé au rang des

généraux les plus renommés. Grâce au dressage prussien, il rendit son infanterie plus mobile que celle de ses adversaires et, pendant que ceux-ci attendaient son attaque de front, lui manœuvrait de façon à diriger sa ligne plus ou moins contre leur flanc. Il réussissait ainsi, comme Epaminondas et Alexandre, à décider par un succès partiel du sort de la bataille. Mais la défaite de ses adversaires était complétée par son excellente cavalerie qui, gardée jusque là en réserve, se jetait comme un éclair sur les troupes en désordre. Frédéric montrait ainsi à ses adversaires tous les désavantages de cette ligne rigide qu'il employait lui-même, mais dont il ne subissait pas les inconvénients grâce à son esprit d'ingénieuse initiative. Il ne faut pas oublier que, de son temps, le métier militaire, profession comme une autre, ne comportait pas un sentiment national plus développé que cela n'est, de nos jours, dans l'industrie; c'est pour cela que l'on ne croyait pas pouvoir se dispenser de l'ordre serré, malgré ses formations rigides, ses manœuvres artificielles et compliquées et la nécessité, qui en résultait, d'un terrain découvert et plat. En adoptant un nouveau système, Frédéric aurait risqué d'être surpris par une guerre avant que ses troupes se le fussent assimilé.

Si nous remplaçons la raideur par la souplesse, la ligne serrée par l'ordre dispersé, la réserve principale de cavalerie par une réserve d'infanterie, nous avons la tactique actuelle. Les débâcles d'Iéna et d'Auerstædt ont d'autres raisons que la formation linéaire ; car elle a vaincu à plusieurs reprises les troupes de la République et à Eylau elle a succombé avec honneur. Au reste, les Anglais l'ont maintenue dans la guerre de France, et c'est en les attaquant à Waterloo que les masses exagérées de Napoléon ont été anéanties.

La Révolution française provoqua un changement notable dans la tactique de l'infanterie. Les jeunes armées de la République, manquant du temps nécessaire à l'entraînement minutieux et prolongé qu'exigeait la formation linéaire, manquant surtout d'officiers pour cet exercice, furent bien forcées de la remplacer par une autre, depuis longtemps d'ailleurs recommandée par des officiers et des écrivains militaires français renommés et pratiquée dans la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, à laquelle des armées françaises avaient pris part. C'était la ligne de tirailleurs pour engager le combat et ébran-

ler l'ennemi, avec la colonne d'attaque pour amener une décision à la baïonnette. Napoléon, aux idées duquel cette tactique correspondait, n'y changea que peu de choses : il restreignit la ligne de tirailleurs et renforça la colonne d'attaque. Dès lors, la formation normale d'attaque du bataillon fut la colonne de division, c'est-à-dire une colonne de deux compagnies de front et de trois en profondeur, les compagnies en ligne. Le combat en tirailleurs était mené par la sixième compagnie du bataillon, celle des voltigeurs. La division combattait généralement par brigades accolées; mais chaque brigade avait normalement un seul régiment en ligne, l'autre suivant comme réserve. Ainsi, l'on augmentait de beaucoup la profondeur aux dépens du front.

Fidèle à son principe : « On s'engage et puis l'on voit », Napoléon engageait le combat sur tout le front tout en laissant assez de liberté à ses commandants de corps; il gardait une forte réserve des trois armes, afin de rester maître de la bataille. Il la lançait toujours sur le point où il voulait la décision après l'avoir préparée par un feu d'artillerie de proportions jusqu'alors inconnues. Il cherchait ordinairement la victoire par une percée, sans en faire toutefois un schéma. Les masses d'infanterie de sa réserve étaient formidables. Selon le terrain, elles suivaient en colonnes de compagnies (12 comp. en ligne), ou par brigades accolées en colonnes de compagnies, ou encore toute la division en colonne de division, ou, enfin, les bataillons en ligne les uns derrière les autres, à 20 pas.

Napoléon voulait prouver qu'on avait, avant lui, exagéré l'importance du feu de l'infanterie, lequel ne valait guère mieux que les javelots, les flèches et les pierres des anciens, et que la baïonnette seule était l'arme décisive de l'infanterie. C'est pour en tirer tout le parti possible qu'il est revenu aux formations du temps de la pique et à la tactique des anciens. Si réellement il a prononcé ces paroles qu'on lui attribue : « L'arme à feu, c'est tout; le reste est peu de chose », c'est à coup sûr à l'artillerie qu'il faisait allusion, non à l'infanterie. Il est aujourd'hui difficile d'établir s'il a remporté ses victoires en raison ou malgré son dédain du feu d'infanterie.

La tactique de colonnes a été copiée par toutes les armées — sauf l'armée anglaise — avec des modifications qui prouvent qu'en imitant la forme on s'inspire rarement de l'esprit qui lui a donné naissance et l'a employée avec génie. On a accepté comme quel-

que chose d'inévitable cette usure du combat que Napoléon provoquait pour préparer sa décision et l'on a basé sur elle le principe de l'économie des forces. On a massé l'infanterie en profondeur non pour porter, comme le grand capitaine, un coup violent et décisif, mais pour laisser consumer peu à peu ces réserves comme un brasier qui dure.

L'introduction des armes se chargeant par la culasse provoqua un changement profond, à la suite des campagnes de 1866 et de 1870. C'est leur fidélité à la tactique des colonnes qui fit succomber les Autrichiens sous le feu des fusils à aiguille des Prussiens. Ceux-ci employaient déjà une tactique modifiée; ils marchaient en colonnes de compagnies séparées; les expériences qu'ils firent, au début de la guerre de 1870, dans des combats victorieux mais sanglants, leurs conseillèrent d'autres changements encore.

La ligne était ainsi redevenue la formation principale de combat; mais ce n'était plus la ligne rigide du 18e siècle; c'était la chaîne flexible de tirailleurs. Cependant, l'ordre serré, colonne ou ligne, gardait encore son importance pour le moment décisif. L'idée qu'on pouvait avancer dans n'importe quelle formation avec les réserves dès le moment où la ligne de tirailleurs avait acquis la supériorité du feu a prévalu, dans les règlements tout au moins, jusqu'à la guerre du Transvaal. Depuis lors, l'emploi de l'ordre serré n'a plus été admis que dans les cas où le feu ne joue qu'un rôle secondaire ou lorsque l'on est à couvert, par exemple de nuit, par un brouillard dense, ou selon les conditions du terrain, dans une forêt, etc...

L'attaque enveloppante a vu son importance croître avec les progrès des armes à feu; c'est par son moyen que l'on recherche l'avantage, non seulement parce que la trouée est devenue de plus en plus difficile, mais aussi parce que ce mode d'attaque permet, primo, de mettre en action un nombre de fusils supérieur à celui de l'adversaire enveloppé et, secondo, d'attendre de ce feu concentrique un effet moral et effectif plus considérable.

Les guerres du Transvaal et de Mandchourie ont même fait naître l'idée que toute attaque frontale est impossible et, partant, que les réserves placées derrière la ligne de tirailleurs sont sans utilité et pourraient être mieux employées ailleurs.

Nous nous sommes efforcé de démontrer par l'histoire que le

seul moyen de vaincre un ennemi plus nombreux est la victoire partielle, qui exige naturellement une répartition inégale des forces sur le front. Là où l'on ne désire pas un effet décisif et où la résistance est facilitée par la nature du terrain, on peut aisément espacer les subdivisions. Mais là, par contre, où l'on veut obtenir un résultat marqué, ou résister à outrance, il faut naturellement grouper les forces effectives et morales nécessaires. L'idée qu'une ligne de tirailleurs peut, dans un combat sérieux, se suffire à elle-même est contredite par toute l'histoire. Même du temps des héros spartiates, ne voyons-nous pas la ligne d'élite suivie par d'autres lignes? Or, nous ne croyons pas que les soldats de nos jours dépassent en valeur guerrière les Spartiates de la belle époque ou les fils légendaires des dieux grecs. C'est pour cela que l'on ne saurait se dispenser de donner aux lignes de tirailleurs un appui sérieux, ne serait-ce que pour combler les vides tout en tenant compte de la situation créée par la puissance des armes actuelles. Au fond, nous exigeons de nos fantassins des capacités militaires et des vertus guerrières beaucoup plus réelles que celles qui suffirent aux soldats des autres époques. Car il était bien plus facile d'avancer lorsqu'on était poussé par les camarades d'arrière et qu'on ne pouvait faire autrement; tandis qu'aujourd'hui, sans rangs d'arrière qui le stimulent, séparé même de ses camarades de droite et de gauche, le tirailleur n'a plus pour moteur que son sentiment du devoir et de l'honneur. Ceci nous amène à constater que ces vertus, comprises dans le terme de discipline, demandent à être cultivées dès le temps de paix, car elles ne s'improviseront pas en campagne. L'éducation de notre infanterie nécessite des efforts exceptionnels qui auront à compenser le peu de temps dont les éducateurs disposent.

Puisse cette promenade à travers l'histoire avoir convaincu nos lecteurs de ces deux vérités: qu'il faut adapter les formations tactiques aux circonstances et qu'il faut éviter tout schématisme ; celui-ci tue l'initiative. Bien des généraux, avec des formations défectueuses, ont remporté victoire sur victoire parce qu'eux et leurs troupes avaient la volonté de vaincre. La forme n'est pas le facteur le plus important; ce qui est capital, c'est l'esprit qui l'anime.

Colonel-divisionnaire P. Schiessle.